Persee

Marcel Simon

Sur trois lampes « chrétiennes » de Tunisie

In: Antiquités africaines, 18,1982. pp. 177-183.

Citer ce document / Cite this document :

Simon Marcel. Sur trois lampes « chrétiennes » de Tunisie. In: Antiquités africaines, 18,1982. pp. 177-183.

doi : 10.3406/antaf.1982.1089

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/antaf_0066-4871_1982_num_18_1_1089

Antiquités africaines
t. 18, 1982, p. 177-183

SUR TROIS LAMPES « CHRÉTIENNES » DE TUNISIE

par

Marcel SIMON

Persée BY: creative commons

Dans le catalogue de A. Ennabli se trouvent répertoriées, sous les numéros 101 à 103, trois lampes presque identiques, datant peut-être du Ve siècle, les deux premières du Musée du Bardo, la troisième du Musée de Carthage [1]. Elles ne diffèrent que par quelques détails d'exécution du motif central et par les éléments de la décoration du bandeau. Le n° 101 est en outre reproduit parmi les planches du volume [2]. Le décor de la cuvette, « en fort relief appliqué », nous est décrit comme « un buste d'homme au-dessus d'un arbuste stylisé ». L'auteur signale ensuite, sans reprendre explicitement cette identification à son compte, que ce motif a été interprété naguère, dans le catalogue du Musée Alaoui, comme Dieu dans le buisson ardent.

J'ai eu l'occasion déjà, dans un travail antérieur, d'élever des doutes sur cette interprétation [3]. Je voudrais aujourd'hui les motiver de façon plus précise et suggérer une explication qui me paraît beaucoup plus plausible. J'ai peine à comprendre que l'on puisse parler d'un buste d'homme. (Il s'agit d'ailleurs en fait de plus qu'un buste : seule l'extrémité des jambes disparaît dans les branches du prétendu buisson). Toutes les personnes auxquelles j'ai soumis les photographies des lampes en question y ont reconnu, sans hésitation ni exception, un personnage de sexe féminin : l'expérience est concluante. C'est en effet ce que suggèrent, de façon non équivoque, et les cercles figurés sur la poitrine et qui visiblement représentent des seins, et la forme générale du bassin et des cuisses : celles-ci paraissent faire corps avec les deux ramifications supérieures de l'arbuste sur lequel est représenté le personnage (fig. 1). Il semble en outre, pour autant que le modelé de la tête, assez indistinct, permette d'en juger, que la chevelure soit assez abondante. Même si l'on fait abstraction de ce dernier détail, le doute ne semble guère possible sur l'appartenance sexuelle du personnage.

Il est impossible dès lors d'y reconnaître, avec le catalogue du Musée Alaoui, Dieu dans le buisson ardent. Que ce thème soit absent de l'art paléochrétien ne prouverait rien, car nous pourrions être en présence ici d'une création locale, sans parallèle dans d'autres provinces de la chrétienté antique. Mais l'on cherche en vain sur nos lampes le moindre indice — langues de feu par exemple — pouvant suggérer une combustion de l'arbuste, qui

---

[1] Ennabli (A.), *Lampes chrétiennes de Tunisie*. Paris, 1976, p. 56-57.

[2] Pl. IV, 101. Ici, fig. 1.

[3] *Un document du syncrétisme religieux dans l'Afrique romaine*. C.R.A.I., octobre 1978, p. 522-523.

semble croître de façon parfaitement normale, sans qu'on puisse d'ailleurs identifier l'essence de ce végétal stylisé. Et les détails d'ordre anatomique suffisent amplement à faire écarter une interprétation qu'on peut qualifier de fantaisiste.

Il faut par conséquent chercher ailleurs les racines du thème. Il n'est sans doute pas exclu qu'elles se trouvent dans le terroir nord-africain lui-même et que nous soyons en présence de quelque divinité de la végétation et de la fécondité, telle que Tanit. Mais les éléments de comparaison font ici défaut. Si l'on se tourne vers le monde classique, on pourra penser à quelque hamadryade, mais plutôt au mythe, popularisé en particulier par Ovide [1], de la nymphe Daphné, changée en laurier pour échapper aux entreprises amoureuses d'Apollon.

FIG. 1. — Lampe du Musée du Bardo (cliché C.N.R.S., Chéné).

[1] *Métam.*, I, 452 ss.

Cet épisode a connu une large diffusion dans tout le monde romain à l'époque impériale. Il apparaît aussi bien dans la sculpture que dans la peinture, sur des mosaïques comme dans les arts mineurs. Valentin Müller en a étudié la typologie et distingue quatre types de figuration [1]. Dans le premier, qui ne nous intéresse pas ici, Daphné est représentée sous une forme purement humaine, avant la métamorphose. Les trois autres essaient de saisir la métamorphose elle-même et sont classés, de façon à mon sens un peu artificielle, selon l'importance relative attribuée à l'élément végétal, qui constitue le bas du corps, jusqu'aux genoux ou jusqu'aux hanches, et à l'élément humain (fig. 2). L'auteur suppose que le foyer principal de création et de diffusion de la scène de la métamorphose

FIG. 2. — Mosaïque de Marino.

se situait à Daphné de Syrie, faubourg d'Antioche, où s'élevait, dans un bois sacré, un temple d'Apollon, et où l'on montrait le laurier même dans lequel s'était transformée la nymphe. Il postule en outre que le mythe grec s'est greffé ici sur un culte préexistant d'une déesse-arbre, la vénération des arbres étant particulièrement répandue en Syrie et en Asie Mineure. Il n'y a rien, dans ces hypothèses, d'invraisemblable. Mais rien non plus, dans l'art de ces régions, ne permet de les transformer en certitude : les points de comparaison font ici défaut.

On en trouve en revanche dans la peinture égyptienne d'époque pharaonique, à partir du Nouvel Empire. Il s'agit de ces nombreuses figurations, dont les plus anciennes remontent à la XVIIIe dynastie, dites de la déesse au sycomore (fig. 3 et 4). On y voit une figure féminine, le plus souvent Nout, déesse du ciel, donnant assez généralement à boire à un personnage debout ou agenouillé à côté de l'arbre d'où elle émerge et avec lequel elle fait

[1] *Die Typen der Daphnedarstellungen*. Mitteilungen des Deutschen Archaeologischen Instituts, Roemische Abteilung, 44, 1929, p. 59-86.

corps [1]. Certes, il ne s'agit pas ici d'une métamorphose, mais, selon l'heureuse expression de V. Müller, d'un « Mischwesen » d'un être mixte ou hybride, qui a une signification permanente en tant que tel. La parenté formelle avec les figurations du mythe de Daphné et avec le sujet de nos lampes n'en est pas moins frappante, à cette différence près que sur les images d'époque pharaonique la déesse est figurée, selon un usage commun de la peinture égyptienne, de profil, tandis que pour Daphné et sur nos lampes le personnage est représenté de face.

FIG. 3 et 4. — Peintures d'époque ramesside.

Le mythe de Daphné paraît avoir joui d'une popularité particulière dans l'art copte, tant dans la sculpture que sur des étoffes [2] (fig. 5). Il est tentant de reconnaître là une influence de la tradition iconographique égyptienne que je viens de mentionner. V. Müller, tout en admettant que la concordance entre l'image de Daphné et celle de Nout est aussi grande qu'elle peut l'être entre œuvres d'art appartenant à des sphères culturelles et à des époques différentes, hésite cependant à accepter une dérivation directe de l'une par rapport à l'autre. Fidèle à son idée d'une

[1] Mon collègue et ami Jean Leclant a bien voulu me communiquer une thèse de Troisième Cycle, dactylographiée, richement illustrée, soutenue sous sa direction à l'Université de Paris IV par Mlle Mary Ellen Lane sur *La déesse arbre dans la religion et l'art égyptiens*, 1980.

[2] Cf WESSEL (K.), *Koptische Kunst. Die Spätantike in Ägypten*. Recklinghausen, 1963, pl. 40 et 42, et p. 120-123 et 135-136.

FIG. 5. — Tissu copte.

origine syrienne du thème de Daphné, il incline même à penser, sans aller jusqu'à l'affirmer, que le type de la déesse égyptienne au sycomore pourrait venir de l'Asie antérieure [1]. Laissons là cette hypothèse, que rien ne vient étayer. Je croirais, pour ma part, que les figurations coptes de Daphné, bien que fortement pénétrées d'influences helléniques, s'éclairent de façon satisfaisante à partir de la déesse au sycomore, représentée dans l'art égyptien jusqu'à l'époque ptolémaïque.

Faut-il, dans ces conditions, reconnaître Daphné également sur nos lampes ? Le thème, dans sa figuration la plus commune et en quelque sorte classique, fait apparaître Apollon à côté de la nymphe. Mais on imagine aisément que celle-ci ait pu être représentée seule : son enracinement dans l'arbre suffisait à la faire identifier. Tel est le cas sur un relief copte du Musée du Louvre, de la fin du IIe siècle (fig. 6). L'acanthe s'est ici substitué au laurier ; le corps de Daphné est représenté jusqu'à mi-cuisses, tandis que les jambes font corps avec l'arbuste. Sur nos lampes, l'exiguïté de la surface disponible incitait à réduire la décoration à un seul personnage.

Compte tenu de la très large diffusion du thème, il n'est sans doute pas interdit de supposer, même si on hésite à l'affirmer, que c'est bien Daphné qui est représentée ici. Au reste, même si la parenté avec les figurations du mythe n'est que formelle, et non pas thématique, elle me paraît indéniable, et je croirais volontiers à une influence venue d'Egypte, à travers l'art copte. Entre deux centres de l'importance d'Alexandrie et de Carthage, les relations devaient être, dans tous les domaines, étroites. Il y a simplement, entre les figurations pharaoniques et même coptes et nos lampes, la différence qui sépare un art sûr de lui et les tâtonnements maladroits d'un modeste artisan.

Quoi qu'il en soit de ce point précis, n'est-ce pas le caractère chrétien de ces objets qu'il faut mettre en question, en même temps que la signification biblique du thème représenté ? On voit mal, à première vue, où situer, dans la production chrétienne, un personnage aussi déshabillé ; aussi mal par exemple que pour deux

[1] *Op. cit.* p. 74.

autres lampes du catalogue d'A. Ennabli [1], qui représentent l'une et l'autre une femme nue, dont le « geste pudique » ne suffit pas à dissimuler l'allure très profane, voire franchement païenne. Il semble difficile d'admettre que nos lampes soient chrétiennes autrement que par convention et adoption, au prix d'un laxisme qui aurait fait bondir un Tertullien.

Une utilisation chrétienne du mythe de Daphné est formellement contestée par un connaisseur aussi averti de l'art copte que Klaus Wessel, mais avec une curieuse argumentation [2]. On s'est demandé, note-t-il, ce que Daphné pouvait signifier dans un contexte (*Umwelt*) chrétien. La chose s'explique cependant, pense-t-il, facilement, si l'on remarque que ce contexte, jusqu'au Ve siècle, n'était chrétien que dans la mesure où il était copte. Les Grecs

FIG. 6. — Relief copte du Musée du Louvre.

n'étaient pas encore chrétiens et la figure de la nymphe ne pouvait donc les étonner. Mais peut-on vraiment admettre une opposition religieusement aussi radicale, dans l'Egypte romaine tardive, entre l'élément copte et l'élément grec ? Un Athanase est-il donc, du côté grec, une figure chrétienne isolée ? Et ne peut-on vraiment pas parler d'un contexte grec chrétien ?

Admettre qu'on le puisse ne suffit cependant pas à expliquer la christianisation du mythe de Daphné. Un autre spécialiste, A. Hermann, s'y est appliqué par des voies différentes [3]. Accepter Daphné dans leur répertoire

---

[1] Pl. VI, 120 et VII, 153.

[2] *Op. cit.*, p. 83.

[3] Art. « Daphne », *Reallexikon für Antike und Christentum*, 3, 585-590.

iconographique représentait, pense-t-il, de la part des Chrétiens d'Egypte un hommage rendu à la virginité, et la nudité, fréquente dans l'art copte, pouvait leur apparaître à l'occasion comme un symbole d'innocence.

On peut n'être pas convaincu par cette ingénieuse argumentation. Il me paraît peu vraisemblable que le mythe de Daphné, ou simplement une image anonyme inspirée par les figurations du mythe, ait été représentée en Afrique du Nord ou ailleurs, par et pour des Chrétiens. Si, comme je le pense, nos lampes sont de fabrication païenne, il peut s'agir effectivement de Daphné, ou encore d'une déesse de la végétation, d'une déesse-arbre, analogue à celle des figurations égyptiennes. S'il y a eu réemploi chrétien d'objets païens, ou bien il s'est effectué de façon entièrement machinale, sans qu'on cherchât à en renouveler l'interprétation, et au mépris des interdits ecclésiastiques [1] ou bien — et cette supposition vaut aussi, a fortiori, si l'on croit à une origine chrétienne — les usagers auront vu dans ce motif une scène de résurrection, et le personnage représenterait alors un défunt naissant à la vie éternelle. Entre une figure qui est en train de se métamorphoser en arbre en s'y absorbant et une autre qui jaillit d'un arbre comme une de ses pousses, la distinction est impossible à faire.

Je ne me dissimule pas qu'il y a dans cette brève note une large part d'hypothèse, difficile à transformer en certitude. Du moins ai-je le sentiment d'avoir corrigé une interprétation erronée du motif de nos lampes et l'espoir d'en avoir quelque peu éclairé la genèse [2].

---

[1] Cf p. ex. la condamnation de la nudité dans l'art chez Sidoine Apollinaire, *Ep.*, 2, 1.

[2] Contrairement à mon attente, l'ouvrage de JUCKER (H.), *Das Bildnis im Blätterkelch*, Lausanne, 1961, n'apporte aucun parallèle vraiment frappant ; il ne s'agit le plus souvent que de bustes, au sens le plus étroit du terme, et en très grande majorité masculins.